Dossier de presse

MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

HELENA RUBINSTEIN.

La collection de Madame

19 novembre 2019
— 28 juin 2020

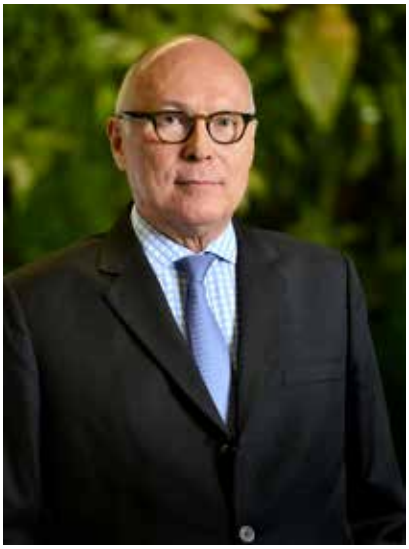
Cimier *sogoni koun* Bamana
Mali, région du Wassoulou (d'après F.-H. Lem)
19e – début du 20e siècle
© Arman Trust, Corice Arman Trustee,
Photo musée du quai Branly - Jacques Chirac,
Pauline Shapiro

SOMMAIRE

4 Éditorial de Stéphane Martin
6 Communiqué de presse
8 Parcours de l'exposition
/ L'identité de la collection : arts classiques et ensembles
/ Un certain regard : les chefs-d'œuvre
/ D'une collection à l'autre : les multiples vies des objets
24 Repères biographiques
30 Commissariat d'exposition
30 Autour de l'exposition
34 Partenaires
34 Informations pratiques
36 Contacts presse

ÉDITO

Depuis son ouverture en juin 2006, le musée du quai Branly – Jacques Chirac n'a cessé de se transformer en adaptant à de nouveaux besoins les espaces d'exposition imaginés par Jean Nouvel. L'exposition *Helena Rubinstein. La collection de Madame* s'inscrit dans cette logique, puisqu'elle est la première à se tenir dans la nouvelle galerie Marc Ladreit de Lacharrière. Cette galerie a été entièrement réaménagée afin d'ouvrir des perspectives esthétiques et scientifiques novatrices, mettant en dialogue les œuvres qui se partageront l'espace. D'un côté, seront présentées de façon permanente, à partir de septembre 2020 et dans des vitrines conçues spécialement à cet effet par Jean Nouvel, les pièces d'exception dont Marc Ladreit de Lacharrière a généreusement fait don aux collections nationales. En regard, la deuxième partie de la galerie accueillera chaque année une exposition temporaire venant illustrer l'histoire du goût pour les arts non-occidentaux, processus dont l'aventure d'Helena Rubinstein offre un parfait témoignage.



© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Thibaut Chapotot

On le sait, « Madame » – comme elle aimait se faire appeler, en écho au « Mademoiselle » de Gabrielle Chanel – a acquis sa vie durant pléthore d'œuvres, de pièces de mobilier, d'objets en tout genre, qui en ont fait une esthète et une mécène de légende. De cet ensemble vertigineux, dispersé en 1966 au cours d'enchères historiques, l'art africain, et dans une bien moindre mesure océanien, indonésien et préhispanique, constitue sans conteste la part la plus avant-gardiste et la plus singulière. C'est l'histoire de cette collection, sa teneur et plus encore son esprit que l'exposition *Helena Rubinstein. La collection de Madame* restitue. La démarche est inédite, le propos tout autant. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la collection d'arts non occidentaux d'Helena Rubinstein demeurait jusqu'à présent une histoire en creux, dont les bribes filtraient de rares écrits et plus souvent de reportages que la presse internationale consacra avec récurrence aux intérieurs de Madame.

À la manière d'une enquête au long cours, Hélène Joubert, responsable de l'Unité patrimoniale Afrique, a identifié, localisé, documenté scientifiquement la moitié des pièces de la collection, laquelle en comptait près de quatre cents. Soixante-cinq d'entre elles sont présentées dans l'exposition, dont la fameuse « reine » bangwa, photographiée par Man Ray et montrée en 1935 au Museum of Modern Art de New York, à l'occasion de la mythique exposition *African Negro Art*. À travers ces œuvres se dessine un portrait sensible d'Helena Rubinstein, conduisant au plus vrai et au plus intime d'une personnalité dont l'immense notoriété agit comme un dédoublement, masque et miroir à la fois.

J'adresse mes plus vives félicitations à Hélène Joubert pour son entreprise rigoureuse et pionnière. Le travail qu'elle a entrepris constitue un authentique apport à l'histoire culturelle du 20e siècle. Elle a bénéficié des éclairages d'éminents experts, de marchands, de collectionneurs, qui tous doivent être remerciés pour leur contribution.

Nos remerciements vont naturellement aux institutions et aux particuliers qui furent nombreux à consentir des prêts. Je songe notamment à la Fondation Dapper à Paris, au National Museum of African Art – Smithsonian Institution à Washington, au Metropolitan Museum of Art et au Brooklyn Museum à New York, au Detroit Institute of Arts. Merci également à la marque Helena Rubinstein (L'Oréal) pour la mise à disposition de son fonds d'archives photographiques. Enfin, il convient de saluer la générosité de Suzanne Slesin, qui a bien voulu faire prêt au musée d'un album de photographies rare, habité encore par la magie et le caractère inégalable des univers de Madame.

Stéphane Martin
Président
musée du quai Branly – Jacques Chirac

Exposition
du 19 novembre 2019 au 28 juin 2020

HELENA RUBINSTEIN. LA COLLECTION DE MADAME

Helena Rubinstein posant devant des objets de sa collection, 216, boulevard Raspail, Paris, vers 1930.
© Studio Lipnitzki/Roger-Viollet

Commissaire
Hélène Joubert,
Conservateur en chef
Responsable de l'Unité patrimoniale
des collections Afrique du musée
du quai Branly – Jacques Chirac

Précieux reliquaires kota ou fang, pièces d'exception baoulé, bamana ou senoufo … Si l'ascension vertigineuse d'Helena Rubinstein, première femme d'affaires du 20e siècle que Cocteau surnommait « l'Impératrice de la beauté » est connue de tous, son parcours de collectionneuse intuitive et son rôle pionnier dans la reconnaissance des arts africains et océaniens l'est sans doute moins.
À travers soixante-cinq œuvres issues de sa collection, le musée du quai Branly – Jacques Chirac lui rend hommage et révèle la fascination de Madame pour les arts extra-européens.

Construite essentiellement à Paris au gré de ses rencontres et sans cesse enrichie par l'acuité de son regard, la collection de Madame rassemble plus de 400 pièces d'arts extra-occidentaux. Dans ses intérieurs de Paris, New York et Londres, cet extraordinaire ensemble voisine avec les œuvres de peintres et sculpteurs de la modernité, Chagall, Braque et Brancusi, Modigliani, Picasso et Miró. Devenue mythique à travers ses participations à des expositions majeures, comme *African negro art* au Museum of Modern Art en 1935, sa collection est dispersée en 1966 à New York, lors d'une série de ventes exceptionnelles qui ont marqué une étape essentielle de la valorisation des arts africains. Aujourd'hui, elle reste associée au temps des premiers amateurs des arts « lointains » – où l'on relève peu de femmes.

Tête Yoruba
Fragment statuaire, Yoruba, Nigeria,
12e - 15e siècle
© The Metropolitan Museum of Art

Helena Rubinstein est une pionnière. À cette époque, le marché des arts extra-occidentaux commence tout juste à se développer. La fréquentation assidue des cercles intellectuels, des galeries d'art et des ventes publiques, lui permet d'accéder à une large typologie d'objets. Initiée à ce domaine par le sculpteur Jacob Epstein, Helena Rubinstein collectionne des pièces plus inattendues, notamment du Nigeria, du Cameroun, de République populaire et République démocratique du Congo. Elle apprécie l'expressivité et la force de ces sculptures qui répondent à ses goûts d'avant-garde. Son attention aux aspects figuratifs d'objets utilitaires (étriers de poulie de métier à tisser, portes, sièges, instruments de musique), et au traitement sculptural du visage par les artistes africains rejoint une recherche personnelle constante sur la beauté et ses multiples expressions.

Un important travail de recherche a précédé cette exposition. Hélène Joubert, Responsable de l'Unité patrimoniale des collections Afrique du musée et commissaire, a mené deux ans d'enquête dans les institutions nationales et internationales ainsi que dans les grandes collections privées et les fonds d'archive. Une importante iconographie a été réunie pour illustrer l'histoire de cette collection. Guidée par des catalogues de vente de 1966, par des publications et références diverses, par le recueil de témoignages ou encore par l'analyse de photographies des appartements d'Helena Rubinstein, la commissaire met en avant la construction d'une collection, son histoire, sa particularité. C'est aussi la sensibilité originale de Madame qui se révèle ici, une facette jusqu'alors très peu explorée.

La collection d'Helena Rubinstein témoigne de choix artistiques audacieux pour la majorité de ses contemporains. Son regard visionnaire et sa curiosité la porte vers des œuvres rares et puissantes, devenues majeures aux yeux de la postérité. Une sélection de soixante-cinq objets provenant d'Afrique et d'Océanie, d'Insulinde et d'Amériques pour une moindre part et un ensemble de documents, photos, etc, évoquent les choix de cette figure majeure du collectionnisme de la première moitié du 20e siècle.

Partie antérieure de cimier
Charles Edenshaw (1834-1924), artiste haïda
Canada, Colombie-Britannique,
Fin du 19e siècle
© New York, Brooklyn Museum

PARCOURS DE L'EXPOSITION

Rien ne prédisposait Helena Rubinstein, née dans une famille modeste de Cracovie, à l'extraordinaire destin qu'elle se forgea dans la première moitié du 20e siècle, depuis l'Australie, où elle fit fortune, en passant par l'Europe, où elle cultiva un goût éclectique pour les arts, jusqu'aux États-Unis, où elle consolida son empire. Ses premiers pas dans cette passion pour les arts africains et océaniens furent guidés vers 1908-1909 par le sculpteur Jacob Epstein, à Londres. À cette époque, le marché des arts « primitifs », ainsi qu'on les appelait, commençait juste à se développer à Paris.
Sous l'influence de son premier mari, Edward William Titus, féru d'art et de littérature, et au contact d'artistes, de collectionneurs et de marchands français, Helena Rubinstein réunit une collection de référence, qui compta plus de quatre cents pièces, mise en scène tout au long de sa vie dans ses appartements de Paris, New York et Londres. Devenue mythique à travers ses participations à des expositions qui ont fait date, comme *African Negro Art* au Museum of Modern Art de New York en 1935, sans cesse enrichie par l'acuité de son regard, cette collection fut dispersée les 21 et 29 avril et 10 octobre 1966 à New York, lors d'une série de ventes exceptionnelles qui marquèrent une étape essentielle de la valorisation des arts africains. Aujourd'hui, elle reste associée au temps des premiers amateurs d'arts lointains, parmi lesquels on relève peu de femmes.

Le salon africain
24, quai de Béthune, Paris, vers 1960
© Paris, archives Helena Rubinstein - L'Oréal

Les ventes Parke-Bennet

À sa mort en 1965, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, Helena Rubinstein avait réuni une importante et hétéroclite collection d'œuvres d'art répartie entre ses divers lieux de vie : son prestigieux appartement de Park Avenue à New York, sa maison londonienne et le splendide et lumineux appartement-terrasse situé dans son hôtel particulier de l'île Saint Louis, à Paris. C'est dans ce dernier que la puissante femme d'affaires conservait ses plus belles pièces d'art africain.

Selon sa volonté, ses collections d'art sont dispersées. Ses exécuteurs testamentaires souhaitaient les vendre aux enchères à New York et ils choisirent la maison de ventes Parke-Bennet Galleries, alors en cours de rachat par Sotheby's, pour s'en charger.

Les ventes de la collection d'arts extra-européens d'Helena Rubinstein, organisées à New York les 21 et 29 avril et 15 octobre 1966, constituèrent des événements internationaux. La somme totale des ventes fut étonnamment élevée, plus de trois cent cinquante lots d'objets d'art africain et océanien furent cédés pour 470.000 dollars, non loin de l'estimation la plus élevée, fixée à 500.000 dollars, avec les records de la « reine » bangwa (29.000 dollars), de la marionnette bamana (24.000 dollars) et de la statuette senoufo (27.000 dollars).

L'art du lac Sentani acquit une popularité remarquable dans les milieux surréalistes à la suite du voyage qu'y effectua l'aventurier Jacques Viot, en 1929. Celui-ci en rapporta une série d'étoffes d'écorces peintes et plusieurs sculptures sauvées de la vindicte des missionnaires. Ces sculptures, détachées des grandes maisons des chefs *ondoforo*, avaient été laissées dans le lac. Au moment du passage de Jacques Viot, les habitants les sortirent de l'eau pour les lui vendre. À son retour à Paris, elles furent exposées à la galerie de Pierre Loeb. Helena Rubinstein fut sans doute séduite par la simplicité des volumes et l'expressivité de l'attitude et du visage de ce type de figure

Sculpture anthropomorphe Sentani
Irian Jaya, nord-est de la Papouasie, lac Sentani, 19e siècle
© Collection Gordon Sze MD, New York

Yayoroba, la « femme idéale », était manipulée avec d'autres marionnettes représentant des humains et des animaux dans le cadre de la performance théâtrale du *sogo bo*. Ce spectacle divertissant diffusait aussi des messages à caractère moral et social à destination des jeunes gens. Ce beau buste féminin naturaliste exalte la notion de fertilité. La haute et large coiffe à tresses latérales encadrant le visage émacié souligne un statut social élevé qui appelle le respect. Cette figurine, qui occupait une des niches centrales du salon africain, témoigne de l'intérêt précoce de Madame pour l'entretien de la beauté du corps féminin, qui entamait sa libération en Occident au début du 20e siècle.

Marionnette féminine *sogo bo* Bamana
Mali, région de Koutiala, 19e – début du 20e siècle
© Collection Malcolm, Tenafly, avec l'aimable autorisation de Schweizer Premodern, New York

L'identité de la collection : arts classiques et ensembles

À Paris, Helena Rubinstein eut l'opportunité, par sa fréquentation assidue des cercles intellectuels, des galeries d'art et des ventes publiques, d'accéder à une large typologie d'objets en provenance du continent africain où dominaient alors les sculptures et les masques de Côte-d'Ivoire (baoulé, dan, wè et gouro) et du Gabon (fang, kota et punu). À côté des « classiques » qui manifestent un goût français, Madame collectionna des pièces plus inattendues, issues du Nigeria, du Cameroun et de République démocratique du Congo. Quelques pièces de mobilier tchokwe marquaient la limite méridionale de la cartographie de sa collection, d'où l'Afrique australe et l'Afrique orientale étaient absentes. Après 1935, l'acquisition d'une partie des objets réunis par F.-H. Lem, collecteur et historien de l'art, enrichit cette collection, déjà très originale, de nombreuses références du Mali (bamana et senoufo) et du Burkina Faso (mossi et bobo). L'achat d'un ensemble important de têtes et de bustes funéraires en terre cuite agni collectées en Côte-d'Ivoire par le Dr Lheureux permit à Helena Rubinstein de concevoir, en complément du « salon africain » et du « salon de musique » de son appartement parisien, un spectaculaire mur de cinquante-six pièces dont l'accumulation rendait compte de la variété des détails. Son attention à l'aspect figuratif de certains objets utilitaires – étriers de poulie de métier à tisser, portes, sièges, instruments de musique – et au traitement sculptural du visage par les artistes africains rejoignait sa recherche, engagée de longue date, dans le domaine de la beauté et de ses multiples définitions.

Le salon de musique, 24, quai de Béthune, Paris, 1950
© Paris, archives Helena Rubinstein - L'Oréal

Helena Rubinstein forgea sans doute son goût pour la sculpture africaine à travers des séries de petits objets figuratifs qui répondaient à son intérêt grandissant pour les formes classiques de la statuaire africaine, notamment celles de la Côte-d'Ivoire. Cet étrier de poulie de métier à tisser, véritable chef-d'oeuvre de l'art baoulé, dont le visage renvoie au masque-lune, transcende la dimension fonctionnelle et se démarque parmi d'autres exemplaires de plus petite taille. Présenté soit seul, soit entouré d'autres étriers de poulie selon un principe de taille décroissante, il fut, par son mode d'exposition, identifié comme une pièce exceptionnelle par Madame.

Étrier de poulie de métier à tisser baoulé
Côte-d'Ivoire, 19e siècle
© Collection Diane et Brian Leyden, Long Island

Tête funéraire *mma* Agni
Côte-d'Ivoire, région de Krinjabo,
18e – 19e siècle
© Musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Pauline Guyon

Figure funéraire *mma* Agni
Côte-d'Ivoire, royaume du Sanwi,
région de Krinjabo
18e – 19e siècle
© Musée du quai Branly – Jacques Chirac,
photo Thierry Ollivier, Michel Urtado

Le Dr Marcel Lheureux collecta, lors d'un voyage en Côte-d'Ivoire en juin 1928, un ensemble d'environ deux cents terres cuites agni. D'après ses notes, ces figurations en buste étaient placées à même le sol sur les sites d'anciens cimetières à la périphérie des villages. Beaucoup d'entre elles sont fragmentaires (têtes). Exposées en 1933 à la galerie Braun (Paris), cinquante-quatre furent déposées en novembre 1935 au musée de la France d'outre-mer, puis restituées en 1952 à leur propriétaire. C'est probablement cette importante série (cinquante-six terres cuites) que Madame acquit auprès du Dr Lheureux, par l'intermédiaire de F.-H. Lem, pour l'exposer chez elle à Paris, dans une grande vitrine sur quatre niveaux. La diversité des coiffures et scarifications minutieusement restituées à travers cet art du portrait funéraire a retenu l'attention d'Helena Rubinstein dans une approche sérielle comparative.

La fascination de Madame pour les masques

Madame voyageant en bateau avec ses objets, un masque gouro et un masque fang, photographie prise au départ du Havre vers New York, 15 février 1934
© Paris, archives Helena Rubinstein - L'Oréal

La coiffe en fibres végétales tressées en diadème de ce masque évoque un chapeau constitué d'une calotte à rebord en grosse tresse qu'affectionnait particulièrement Madame vers 1934 et dont elle utilisa le principe dans les publicités de ses cosmétiques. L'encadrement du front dégagé, la pureté de l'ovale du visage, le poli des surfaces, la symétrie parfaite, la bouche et le nez bien dessinés de ce masque féminin accompagnant la retraite des initiés en forêt transposent les formes néoclassiques et modernes, sources visuelles d'inspiration majeures de la collectionneuse.

Les masques faciaux tenaient une place particulière dans l'univers d'Helena Rubinstein, fascinée par les jeux de miroirs et le masque considéré comme « sur-visage » ou portrait choisi, et ses potentialités d'identification et de régénérescence.

Les visages raffinés des masques baoulé, yaouré et gouro ont suscité très tôt l'admiration des premiers amateurs occidentaux. Leurs traits délicats et la qualité sculpturale de leur exécution affirment la beauté féminine noire, captivant le regard de Madame, sensible aux marques de la beauté sous toutes ses formes. Plusieurs photographies prises vers 1935 montrent Helena Rubinstein tenant ce type de masque, dont la couleur évoque la peau sombre et lisse d'une jeune femme, en contrepartie de son propre visage, suivant le principe complémentaire noir/blanc.

Masque d'initiation féminin Dan
Côte-d'Ivoire, région de Man, 19e siècle
Collection particulière, Paris,
photo Hughes Dubois

Masque de protection Dan-Ngere
Côte d'Ivoire, région de Danané, 19e siècle.
© musée du quai Branly - Jacques Chirac,
photo Pauline Guyon

Ce petit masque énigmatique, avec sa bouche tubulaire garnie de crins et son faciès ponctué de perforations qui le rendent presque immatériel, évoque sans doute un esprit de la nature. Il se distingue du modèle du masque dan anthropomorphe tout en gardant certains de ses traits, notamment le haut front bombé, les yeux longs et étroits, les petites tresses de la chevelure, l'arête nasale fine. Son étrangeté délicate et puissante, l'équilibre entre formes pures et détails singuliers ont sans doute retenu l'attention de Madame, sensible à la séduction des formes ambiguës.

Un certain regard : les chefs-d'œuvre

En complément du principe de séries raffinées qui répondait aussi à la pratique d'achat « en gros » d'une redoutable négociatrice, sa curiosité dirigea Helena Rubinstein vers des œuvres rares et puissantes, devenues majeures aux yeux de la postérité. Les masques recouverts de peau d'animaux de la Cross River (Nigeria) illustrent l'originalité de son regard, attiré autant par la différence que par l'étrange. La statue dansante de la « reine » bangwa, immortalisée par Man Ray, est devenue une icône du mouvement moderniste. Madame l'installa à Paris dans son salon-bibliothèque, la déplaçant au gré de ses incessants voyages et des variations de ses scénographies intérieures. De nombreuses photographies permettent d'apprécier les différentes configurations de cette collection en perpétuelle évolution. Le gardien de reliquaire kota aux formes parfaites, soulignées par un lumineux placage en laiton, figura en majesté sur le rebord de la cheminée du salon du boulevard Raspail. Acquis par la collectionneuse en 1931 à la vente de la collection Georges de Miré, il passa en 1981 dans les mains de William Rubin, conservateur au MoMA, qui en fit une icône du primitivisme. La médiatisation de cette collection, étroitement associée à l'image et à la personnalité de sa propriétaire, popularisa un ensemble de chefs-d'œuvre absolus consacrés par l'épreuve du temps. Ces chefs-d'œuvre furent les rencontres exceptionnelles d'Helena Rubinstein, ses compagnons de vie, les ambassadeurs de son ouverture d'esprit et de sa sensibilité.

Figure féminine du *lefem. Bamiléké*,
chefferie Bangwa Cameroun,
avant 1897,
© Fondation Dapper, Paris,
photo Hughes Dubois

Cet impressionnant masque *ngontang* à quatre visages, qui arbore la couleur blanche des esprits, se caractérise par sa construction synthétique, le visage s'inscrivant dans une forme de coeur dont la partie supérieure dessine l'arc des sourcils. Ce type blanc, qui complète celui sombre des gardiens de reliquaire fang, semblait constituer pour la collectionneuse une image parfaite de la beauté, dont elle réunit plusieurs exemples. Le kaolin unifie comme un fond de teint les quatre visages féminins lisses et raffinés. Le rapport avec la sculpture de Constantin Brancusi, qu'elle appréciait, n'a pu échapper à Madame. Dans les années 1920-1930, ces masques-heaumes à deux ou quatre visages connurent un vif succès auprès des collectionneurs parisiens.

Masque-heaume *ngontang*, Fang
Gabon, région du fleuve Komo
19e siècle
© Detroit Institute of Arts, Founders Society Purchase

Masque cimier anthropomorphe Ejagham
Nigeria, région de la Cross River, 19e siècle
Collection privée, avec l'aimable autorisation
de Schweizer Premodern, New York

Les gardiens de reliquaire kota et fang

Les gardiens de reliquaire kota ou fang ont constitué une pièce incontournable des toutes premières collections, au point de devenir très tôt des « classiques ». Helena Rubinstein possédait vingt-cinq gardiens de reliquaire kota issus de collections anciennes (Paul Éluard, Anthony Innocent Morris) ou acquis auprès de marchands qui s'en étaient fait une spécialité, comme Paul Guillaume. Elle les disposait plus volontiers dans ses appartements de New York, les rassemblant par « familles ». Aînée d'une fratrie de huit sœurs, qu'elle associa étroitement ainsi que certains de leurs enfants à ses affaires, elle insistait sur la place importante de la « famille » dans les sociétés africaines.

Tête d'ancêtre, gardien de reliquaire *byeri*, Fang Betsi
Gabon, région de la vallée de l'Okano,
19e siècle
© Collection particulière, Paris,
photo Hughes Dubois

Figure d'ancêtre, gardien de reliquaire Kota
Gabon, 19e siècle
© Fondation Dapper, Paris,
photo Hughes Dubois

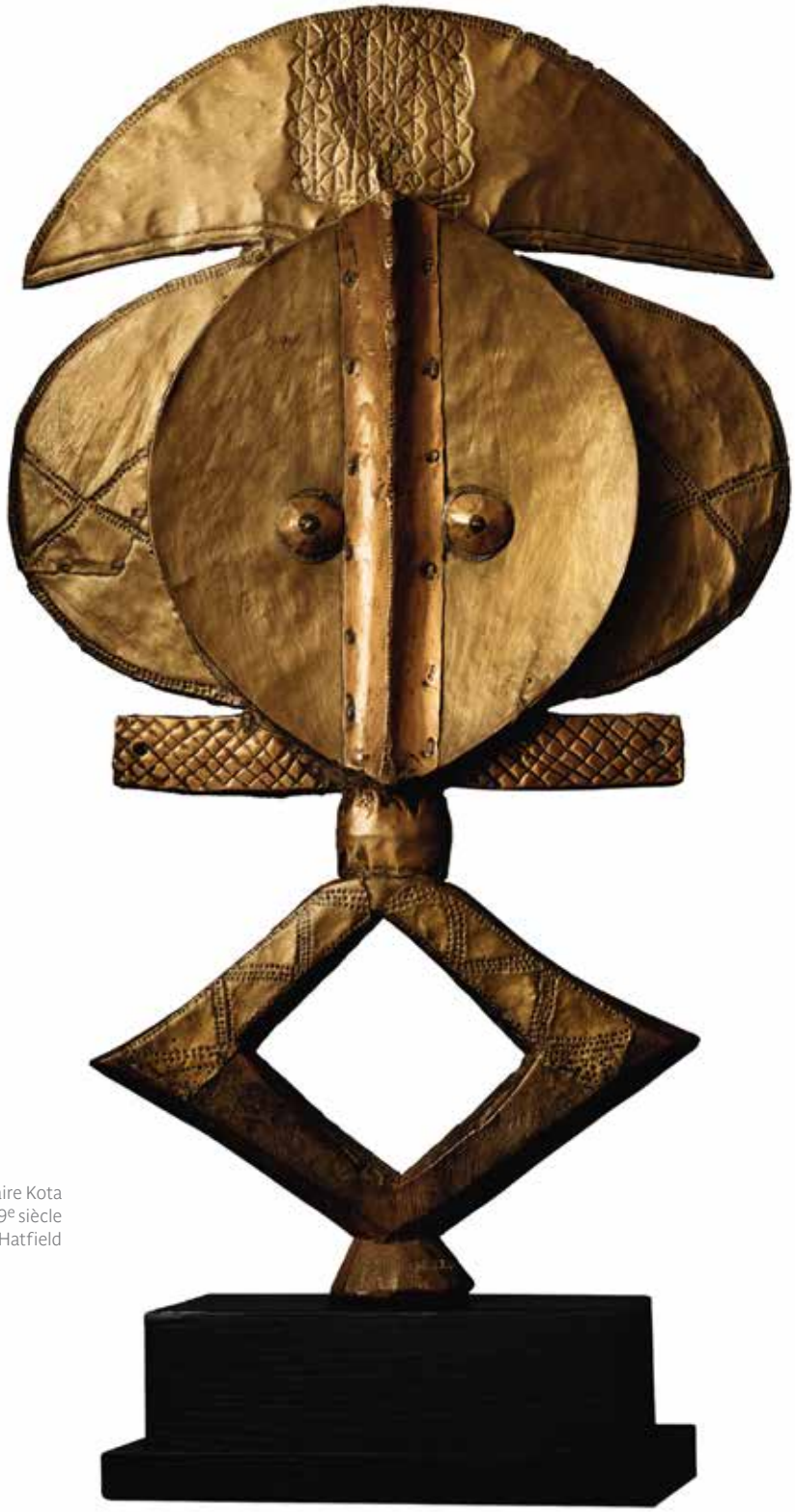


Figure d'ancêtre, gardien de reliquaire Kota
Gabon, 19e siècle
© Christie's LTD, photo Visko Hatfield

D'une collection à l'autre : les multiples vies des objets

Avant d'entrer en sa possession, les objets d'Helena Rubinstein étaient passés entre les mains de collectionneurs et de marchands, souvent célèbres, illustrant le caractère temporaire de toute collection – ces parcours, faute d'archives, sont souvent difficiles à retracer. De leur provenance africaine et des conditions de leur arrivée en Europe, nous ne savons presque rien. Loin de leur lieu de création et d'usage, ces objets anonymes ont été classés en se basant sur une analyse formelle, à partir d'éléments d'information progressivement renseignés et questionnés jusqu'à aujourd'hui. Par ses lectures et par son appartenance à un réseau d'initiés, Madame maîtrisait le savoir de l'époque, s'appuyant sur une cartographie des styles culturels et des notions d'usage contextuel, qu'elle restituait avec passion à travers interviews et conférences. Isolant ou juxtaposant cette collection avec d'autres témoignages de l'histoire de l'art – antiquités orientales et égyptiennes, art moderne – elle lui attribua une place primordiale dans son univers éclectique et flamboyant. Lors des ventes d'avril et octobre 1966 à New York, les objets qu'elle avait chéris et longuement rassemblés furent emportés vers d'autres horizons en Europe et aux États-Unis, intégrant pour la plupart des collections privées et, plus rarement, publiques. Une partie de cette collection est à ce jour difficile à localiser. Le musée du quai Branly – Jacques Chirac conserve un petit ensemble de sept références, dont une pièce se trouve au Pavillon des Sessions du Louvre (statue de l'île de Nias) et deux dans les collections permanentes (statue mossi du Burkina Faso et vase du Pérou), dont cette exposition a contribué à compléter la documentation. La complexité des mouvements des objets ayant constitué la collection d'Helena Rubinstein, puis dispersés et passés de mains en mains, ouvre un fascinant champ de recherche qui leur confère une aura particulière.

Statuette féminine Mossi
Burkina Faso, fin du 19e – début du 20e siècle
© musée du quai Branly - Jacques Chirac,
photo Thierry Ollivier, Michel Urtado

Assez rare dans les collections particulières, la statuaire du Burkina Faso – bwa, mossi, gurunsi – a été peu étudiée. Cette grande statue féminine au port élégant et à l'attitude dynamique est longtemps restée un des rares exemples de l'art sculptural de cette région. Proche de modèles bamana et dogon, sa construction très stylisée et cubiste illustre la convergence entre l'art moderne et la figuration « primitive », reflétant un désintérêt commun de l'imitation du réel qui se traduit par le développement de formes synthétiques. Avec ses six grands masques à lame mossi, la collection de Madame présentait l'Afrique sous un aspect inédit, spectaculaire et incomparable.

Jarre à décor d'être mythique anthropomorphe, culture Nasca
Pérou, 100 av. J.-C.-700 ap. J.-C.
© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Gries, Valérie Torre

La céramique nasca combine avec subtilité des volumes sobres, une riche palette colorée et une iconographie complexe. Appréciée des collectionneurs péruviens et européens dès la fin du 19e siècle, elle fut diffusée en France par le capitaine Paul Berthon, qui y exposa en 1908 son importante collection, fruit d'un long séjour au Pérou. Plusieurs spécimens se retrouvèrent rapidement en mains privées, offerts ou vendus par ses soins. Cette jarre rituelle met en scène une figure d'ancêtre aux traits félins, médiateur entre la vie et la mort qui favorise la continuité entre ces deux états et la germination des plantes.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Tout au long de sa vie Helena Rubinstein a réinventé certains éléments de sa propre histoire, notamment son âge, dans ses écrits et interviews. Faute de sources parfaitement fiables, certaines dates de cette chronologie restent à ce jour susceptibles d'être complétées.

Vers 1893
Refusant les offres de mariage que lui proposent ses parents, elle part à Vienne, chez sa tante maternelle et son mari, qui l'emploient dans leur magasin de fourrures.

1872 (ou 1870 ?) 25 décembre
Naissance de Chaja (Helena) Rubinstein à Kazimierz, le quartier juif de Cracovie en Pologne. Elle est l'aînée d'une famille de huit filles. Son père tient un petit commerce où elle travaillera pour l'aider à tenir les comptes.

Été 1896
Départ pour l'Australie, sa mère, pour protéger sa peau du soleil australien qui est très agressif, glisse dans ses valises douze petits pots de crème du Dr Jacob Lykusky. Elle en profite pour changer de prénom : elle s'appelle désormais Helena Juliet Rubinstein.

1901-1907
Elle met au point la formule de sa première crème de soin, qu'elle dénomme « Valaze ». Fait fortune dès la création de sa marque et crée le concept du salon de beauté. Sa première « Maison de Beauté Valaze » ouvre au cœur de Melbourne, premier des nombreux instituts de beauté qu'elle créera dans d'autres villes en Australie, puis en Europe et aux États-Unis. Elle fera prospérer sa société tout au long de sa vie. Elle lance son slogan « Beauty is power » : « La beauté est le pouvoir ». Elle fait la connaissance de son futur mari, Edward William Titus, journaliste américain d'origine polonaise. En 1907, obtient la citoyenneté australienne et s'installe à Londres.

1908
Ouverture de son premier salon « Valaze » londonien. Un autre ouvre à Paris, au 255, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Suite à son installation à Paris et Londres, elle prend intérêt à l'art, la joaillerie, la mode, l'architecture, au mobilier et à la décoration. Elle fait plusieurs rencontres déterminantes : son voisin londonien en particulier, le peintre et sculpteur Jacob Epstein, ami de son mari et grand collectionneur d'art extra-européen, la guidera dans son apprentissage artistique et formera son regard.

1912
Change le nom de son salon parisien, « Maison de beauté Valaze », en « Maison de beauté Helena Rubinstein ». Elle s'installe à Paris et fait construire une usine à Saint-Cloud (1911-1913) où, avec une équipe de chimistes, développe son maquillage et des crèmes encore plus complexes.

1914 - 1918
Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Helena Rubinstein émigre à New York. En 1915, elle y ouvre une maison de beauté . Elle rentre à Paris dès la fin de la guerre.

1924
Elle achète l'immeuble du 52, rue du Faubourg-Saint-Honoré, où elle installe son institut de beauté et fait aménager l'appartement au-dessus pour y vivre.

1927
Achète un terrain au 216, boulevard Raspail et engage les architectes Ernö Goldfinger et Bruno Elkouken pour y construire un immeuble de sept étages. Au rez-de-chaussée est aménagee la salle de théâtre Studio Raspail.

1929
À la suite du krach de Wall Street, elle fait un immense bénéfice en rachetant les parts de sa société qu'elle avait vendu à Lehman Brothers en 1928.

1930
Publie son ouvrage *The Art of Feminine Beauty*.

1931
2-3 juillet et 16 décembre : Acquiert, directement ou indirectement, des objets aux deux ventes aux enchères, organisées à l'hôtel Drouot, des collections André Breton-Paul Éluard et Georges de Miré, dont les experts sont Charles Ratton et Louis Carré.

1932
Elle acquiert l'hôtel d'Hesselin, situé 24 quai de Béthune, sur l'île Saint-Louis, où elle fait construire par Louis Süe à la place un immeuble neuf, au sommet duquel elle se réserve un duplex de cinquante pièces avec terrasse.

1935
Publie son ouvrage *This Way to Beauty*. Entreprend une tournée professionnelle aux États-Unis et emporte une partie de sa collection avec elle.

Elle prête dix-neuf objets de sa collection pour l'exposition *African Negro Art* organisée par James Johnson Sweeney au Museum of Modern Art, à New York.

1937
Elle ouvre un nouveau salon de beauté au 715 Fifth Avenue à New York, où figurent quelques pièces africaines.
S'installe avec ses diverses collections (meubles anciens, opalines, miniatures, peinture moderne, arts antiques, arts non-occidentaux) dans l'appartement du quai de Béthune.
Le salon africain est un salon-bibliothèque spécifiquement dédié à sa collection d'art africain et océanien. Elle commande à Dora Maar un reportage photographique de son appartement du quai de Béthune.
Elle acquiert la collection de F.-H. Lem.

1938
Divorce d'Edward Titus et épouse le prince Artchil Gourielli-Tchkonia à Paris.

1939
Quitte l'Europe après la déclaration de guerre pour s'installer à New York, emportant avec elle une partie de sa collection. Ses deux fils, Roy et Horace Titus, s'engagent dans l'armée.

1941
Achète l'immeuble du 625 Park Avenue à New York, au sommet duquel elle se réserve un triplex de trente pièces avec terrasse.

1943
La revue *Arts et industrie*, vol. XVI, publie l'article « Le Musée d'art nègre d'Helena Rubinstein ».

1945
Retour en Europe. À Londres, elle loue le numéro 3 de Grafton Street, suite à la destruction de son premier salon. À Paris, elle retrouve son appartement du quai de Béthune et son salon du Faubourg-Saint-Honoré dévastés par les occupants nazis.
Elle entreprend de tout reconstruire.

1947
Participe à la vente aux enchères, organisée à l'hôtel Drouot, de la collection Félix Fénéon, « Afrique, Océanie, Amériques », dont les experts sont Charles Ratton, Guy et André Portier.

Après 1952
Acquiert un ensemble important de terres cuites funéraires agni collectées par le Dr Lheureux en Côte-d'Ivoire.

1953
Crée la Helena Rubinstein Foundation qui attribue des bourses pour encourager la formation féminine.

1964
Publie son ouvrage autobiographique *My Life for Beauty*.

1965
1er avril : Décès d'Helena Rubinstein à New York. Cette annonce fait la une des journaux, notamment celle du New York Times. Elle est enterrée au Mount Olivet Cemetery (Queens) au côté du prince Gourielli.

La vitrine des têtes agni, 24, quai de Béthune, Paris,
années 1950
© Paris, Archives Helena Rubinstein - L'Oréal

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION

Diplômée de l'École du Louvre, de l'Université de Paris I, de l'Institut National des Langues et Civilisations orientales (Paris) et de l'École nationale du Patrimoine (Paris), **Hélène Joubert** a travaillé au Musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie (Paris) en tant que conservateur responsable de la section Afrique avant de rejoindre le musée du quai Branly – Jacques Chirac, dont elle est depuis 2005 responsable de l'unité patrimoniale Afrique.
Hélène Joubert est également professeur à l'École du Louvre, où elle enseigne l'histoire des arts africains depuis 1996.
En 2016, Hélène Joubert fut la commissaire de l'exposition *ÉCLECTIQUE : Une collection du XXIe siècle* présentée au musée du quai Branly – Jacques Chirac.

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Week-end « Beautés »
Samedi 29 février et dimanche 1er mars 2020
En écho à l'exposition *Helena Rubinstein. La collection de Madame* dédiée à la pionnière des cosmétiques, mécène et collectionneuse du siècle passé, la programmation du week-end questionne le concept de la beauté à travers le monde.

Cette exposition est réalisée grâce au soutien de Marc Ladreit de Lacharrière.

À la suite de la donation exceptionnelle de Marc Ladreit de Lacharrière aux collections nationales en février 2018, l'espace dit Mezzanine Ouest est désormais désigné sous le nom de Galerie Marc Ladreit de Lacharrière.
À partir de septembre 2020, la Galerie Marc Ladreit de Lacharrière présentera les œuvres de cette donation de manière permanente dans sa partie Nord. Dans la partie Sud seront présentées des expositions temporaires portant sur des thématiques liées à l'histoire des arts non occidentaux ou illustrant les regards singuliers portés sur ces arts par des artistes ou des grands collectionneurs. Marc Ladreit de Lacharrière a décidé d'être le mécène de ces projets qui entrent en résonnance avec les œuvres de sa donation. Le « Fonds Marc Ladreit de Lacharrière pour la connaissance et la valorisation des civilisations africaines et océaniennes », créé pour cette occasion, permettra ainsi d'approfondir nos savoirs sur des œuvres et des cultures trop souvent négligées par l'Histoire.

Avec l'aimable participation de la marque Helena Rubinstein (L'Oréal). Archives photographiques

Helena Rubinstein est l'une des rares marques dans l'industrie cosmétique ayant plus de cent ans, avec un patrimoine aussi riche. Sa fondatrice - Madame Rubinstein - était une femme visionnaire et avant-gardiste dans tous les domaines où elle s'est engagée. Fort de son héritage, Helena Rubinstein est aujourd'hui la marque « avant-garde skincare since 1902 » et continue d'incarner au quotidien les valeurs de sa fondatrice en nouant des partenariats exclusifs avec les meilleurs scientifiques et développant une expertise unique : la science cellulaire de la peau, une efficacité au niveau cellulaire.

Convaincue qu'il faut apprendre du passé pour mieux réinventer le futur, Elisabeth Sandager - Présidente de la marque Helena Rubinstein - a entrepris plusieurs années de travail et de compilation d'archives pour retracer l'histoire de la fondatrice, de la marque et de l'industrie cosmétique. C'est avec beaucoup d'émotion et de fierté que la marque partage ces éléments pour de nombreuses expositions comme à New York en 2015, Vienne en 2017, Paris au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme en 2019 et au musée du quai Branly – Jacques Chirac autour de la collection d'art africain et océanien de Madame.

Tête Bamileke
Cameroun, royaume de Bansoa,
Collection privée
© musée du quai Branly - Jacques Chirac,
photo Pauline Guyon

PARTENAIRES

Europe 1 · téva · Le Monde · Télérama · l'express dIX · .5

INFORMATIONS PRATIQUES

Exposition du 19 novembre 2019 au 28 juin 2020
Galerie Marc Ladreit de Lacharrière

Catalogue *Helena Rubinstein. La collection de Madame* ; coédition du musée du quai Branly – Jacques Chirac / Skira ; 240 pages.

Visuels disponibles pour la presse : accès fourni sur demande

Suivez l'actualité du musée sur :

www.quaibranly.fr
#ExpoHelenaRubinstein

37, quai Branly 75007, Paris
218, rue de l'Université 75007, Paris

Métro : ligne 9 - station Alma-Marceau (traverser le Pont de l'Alma).
RER C : station « Pont de l'Alma ».
Bus : 42 - 63 - 72 - 80 - 92
Navette fluviale : arrêt tour Eiffel (Batobus, Bateaux Parisiens, Vedettes de Paris).
En voiture : parking payant accessible depuis le 25 quai Branly.

Nouveaux horaires du musée à compter du 1er octobre 2019
Mardi, mercredi, vendredi, samedi et dimanche de 10h30 à 19h
Nocturne le jeudi jusqu'à 22h
Fermeture le lundi des petites vacances scolaires

Figure d'homme assis
République démocratique du Congo,
19e siècle
© The Metropolitan Museum of Art
Photo Dahab Katherine

CONTACTS PRESSE

Claudine Colin Communication
Romain Delecour
romain@claudinecolin.com
T. 01 42 72 60 01
www.claudinecolin.com

musée du quai Branly – Jacques Chirac
presse@quaibranly.fr

Direction de la communication

Thomas Aillagon
Directeur de la communication
thomas.aillagon@quaibranly.fr

Lucie Cazassus
Adjointe au Directeur de la communication
Responsable des relations médias
lucie.cazassus@quaibranly.fr
T. 01 56 61 71 09

Serena Nisti
Chargée des relations médias
Serena.nisti@quaibranly.fr
T. 01 56 61 70 52